

vue scientifique, par M. Alphonse Milne Edwards, et, aussitôt après le rapport de ce savant, des expéditions scientifiques s'organisèrent. Les Anglais et les Américains, comme presque toujours, nous donnèrent l'exemple. En 1872, l'Angleterre organisait la grande expédition du *Challenger*, qui revint trois années plus tard, après avoir parcouru l'océan Atlantique et l'océan Pacifique.

Ces expéditions enrichirent l'histoire naturelle de la découverte de nouveaux êtres vivants, et en même temps les sondages, soigneusement relevés, permirent de dresser une carte des fonds marins. De plus, les sondes apportaient avec elles des échantillons du sol qu'elles avaient touché et les savants purent ainsi, en s'appuyant sur des données certaines, essayer de résoudre les problèmes de physique générale du globe.

La France à son tour organisa des expéditions scientifiques ; elle fit explorer le golfe de Gascogne en 1880, la Méditerranée en 1881. Enfin, en 1882, le *Travailleur* poussa jusqu'aux îles Canaries, et en 1883, le *Talisman* explora la mer des Sargasses.

Les résultats de ce dernier voyage, organisé par M. A. Milne Edwards, furent remarquables. Les explorateurs trouvèrent des profondeurs de 19,000 pieds et acquirent la certitude que les Sargasses ou *raisins des Tropiques* ne naissent pas sur le sol marin, d'origine volcanique et sur lequel n'existe aucune plante. A de telles profondeurs, les animaux sont peu nombreux ; on y rencontre des poissons noirs à plaques phosphorescentes, des mollusques, des coquilles, généralement petites, des holothuries, des étoiles de mer, des crustacés, ressemblant aux crevettes et aux Bernards l'ermite. Ces crustacés avaient des yeux bien développés, ce qui semblerait indiquer que la lumière pénètre même à ces grandes profondeurs.

Les raisins des Tropiques sont habités par des animaux de petite tailles et entre autres par un poisson connu sous le nom d'*antennarius marmoratus*, qui se construit un nid au milieu des plantes. On y rencontre aussi des crabes lupés (*lupea Sagi*), des grapses nageurs (*nautilograpsus minutus*), des crevettes (*plæmon natator*) et des mollusques.

Enfin une expédition vient d'être organisée par l'Académie royale irlandaise de Dublin pour explorer l'Atlantique à l'ouest des côtes d'Irlande. Il s'agissait de déterminer les conditions de la vie aux profondeurs dépassant 300 brasses.

Les résultats ont été très satisfaisants et les découvertes très intéressantes. Les filets ont rapporté des animaux très curieux pêchés à 1,720 brasses de profondeur et entre autres un poisson absolument noir, avec des yeux blancs. Cette expédition, comme les précédentes, enrichira les collections zoologiques de quelques nouvelles espèces. Malheureusement, le temps ne l'a pas favorisée, et les explorateurs ont eu à essuyer des orages ; ils ont même dû se réfugier, à plusieurs reprises, à Berehaven.

L. BEAUVAL.

CHEZ LES ESQUIMAUX

On vient de publier, à Paris, un curieux récit de voyage, dont l'auteur, l'abbé Petitot, envoyé comme missionnaire dans l'Amérique anglaise, demeura d'abord deux ans sur les bords du lac des Esclaves, explorant le pays et apprenant la langue des Esquimaux, tout en dirigeant sa mission. Il partit de là pour un long et pénible voyage dans l'extrême nord de l'Amérique. Nous détacherons de sa relation quelques pittoresques détails, laissant de côté les observations d'un intérêt plus scientifique.

On est en route ; l'abbé Petitot raconte très exactement la construction d'une hutte de neige par les Esquimaux :

« En moins d'une heure, le dôme fut achevé puis enseveli sous de la neige granuleuse qu'on y jeta à grandes pelletées. En trois coups de coutelas, une porte de 14 pouces de haut fut percée, et pendant qu'un des Esquimaux garantissait cette ouverture d'un petit mur demi-circulaire du côté où soufflait le vent, un autre s'introduisait en rampant dans la hutte et y disposait un plancher de rondins ali-

gnés, recouverts de peaux d'ours et de rennes : notre maison et nos lits étaient prêts.

« On débarqua du traîneau et on mit dans la hutte les pipes, une lampe en pierre noire et l'indispensable *krorvik* sans couvercle qui remplace le triste baquet de nos prisons.

« On tira sur soi le peu de neige congelée que l'on avait détachée de l'ouverture ; on coula de l'eau tout autour, sans y laisser la moindre fente et l'on demeura claquemuré, sans autre communication avec l'air extérieur que les pores de la neige qui formait les murailles.

« Au premier moment, le voyageur français grelottait. Quelle ne fut pas sa surprise quand il vit ses compagnons se mettre nus comme Adam.

« — Fais comme nous, lui dirent les Esquimaux, tu ne tarderas pas à avoir chaud.

« Sa pudeur de prêtre résistait ; il gardait sa chemise et son pantalon.

« — Ote au moins tes chaussures, lui dirent-ils.

« Le conseil porta trop bien ses fruits ; en un instant le sang bouillonna. L'Esquimaux se mit à faire fondre du lard de baleine pour l'entretien de la lampe. La fumée de graisse, les effluves de ces quatre corps nus suffoquaient le pauvre Français ; il demandait de l'air à grands cris ; les Esquimaux riaient de ses angoisses ; avec un couteau, il pratiqua une petite fente dans le mur, y colla sa bouche et revint à la vie.

« On soupa. Les Esquimaux, dit l'abbé Petitot, ingurgitaient du lard de baleine coupé en lanières. Je leur en demandai de cuit. Ils prirent dans la lampe une des tranches qui, en fondant, venait de l'alimenter, et me la tendirent de l'air le plus gracieux du monde. Je la refusai avec dégoût, et je dus paraître incompréhensible ou bien capricieux. Mes hôtes arrosèrent leur lard de baleine de bonnes rasades d'huile de phoque, dont il me fut impossible de supporter l'odeur infecte. En comparaison d'un tel breuvage, l'huile de foie de morue serait du sirop de gomme. Puis, comme dessert, ils mahgèrent de ce même lard de la lampe dont ils venaient de m'offrir et sucèrent les vieilles mèches avec délices.

L'abbé Petitot remarque que chez les Esquimaux les femmes ne font pas de prières. « C'est ainsi, dit la *Revue Scientifique*, d'où nous tirons ces notes, chez les peuples primitifs, où la religion, comme la chasse et la guerre, sont l'apanage de l'homme. »

Pour finir, une excellente remarque de M. l'abbé Petitot. Il pense que, pour entrer en relation avec les peuplades sauvages, on doit, à l'exemple des missionnaires protestants, « commencer par établir des rapports commerciaux avec eux, leur acheter, leur vendre, si l'on veut arriver à les évangéliser utilement. Le commerce, dit-il fort bien, a surtout pour effet naturel d'adoucir les aspérités du caractère. L'amour du lucre, plus que celui de la vérité, force les hommes les plus violents à se contraindre, à déposer leur férocité. L'intérêt précède souvent les motifs de religion et fraie à celle-ci un chemin que, seule, elle mettrait un bien plus long temps à parcourir. »

NOUVELLES A LA MAIN

Deux philosophes causent mariage.

— Déplorable institution.

— Vous l'avez dit.

— Avec l'âge, l'amour passe....

— Malheureusement la femme reste !

* *

Prescription compliquée.

Le médecin à son patient — Je vois ce que vous avez. Traversez la rue et allez prendre un verre de whisky.

Le patient. — C'est tout ce que j'ai à faire ?

Le médecin. — Non, amenez-moi avec vous.

* *

Entre bourgeois retirés.

— Moi, cher monsieur, j'ai passé ma vie aux pieds du beau sexe.

— Lovelace !

— Non ; mes fonction m'y appelaient. J'étais cordonnier pour dames !



— Durant les six dernières années, il a été commis 14,770 meurtres aux Etats Unis ; 558 meurtriers ont été pendus selon la loi et 975 ont été lynchés.

— Le développement dans les terrains aurifères de la région du Transvaal a été sans précédent dans l'histoire. En trois ans 150,000 livres sterling y ont été placées. Des cités s'étendent là où en 1886 il n'y avait que des pâturages et pas une maison.

— Franklin (Benjamin), né le 17 janvier 1706, à Boston (Etats-Unis, mort à Philadelphie le 17 avril 1790. Ecrivain, physicien, imprimeur, directeur général des postes à Philadelphie, inventeur du paratonnerre, ministre plénipotentiaire des Etats-Unis en France. Fixé à Paris, il y établit une imprimerie à Passy en 1782.

METTRE LES POINTS SUR LES I. — Cette locution, qui sert à désigner l'extrême précision date, dit le *Musée des Familles*, du temps où l'on adopta pour les manuscrits l'écriture dite gothique qui avait les jambages uniformes pour plusieurs lettres, consonnes et voyelles, u, m, n. Comme l'i pouvait alors faire confusion, on le marqua d'abord d'un accent qui devint un point vers le xive siècle. Ce changement, que la généralité des copistes n'adoptèrent pas, fit que l'on prit garde à ceux qui s'y conformaient, et ce fut un éloge à l'adresse de ceux-ci que dire qu'ils « mettaient les points sur les i ». Le point sur l'i étant aujourd'hui élémentairement obligatoire l'on peut taxer de négligence ceux qui l'oublient, mais non ceux qui le mettent, puisqu'il ne font que ce qu'ils doivent faire.

— Les sages de la Belgique se querellent sur la question de savoir si les institutrices doivent se marier. Un des partis se plaint que les femmes mariées sont sujettes à être interrompues dans leurs devoirs par les incidents du mariage. Les autres déclarent que les vieilles ne savent pas aussi bien se faire écouter des enfants que les femmes qui en ont à elles même. Il paraît qu'à Bruxelles la loi accorde à chaque institutrice, qui ajoute un sujet au nombre de ceux de sa majesté, un congé de 15 jours, mais il lui faut payer £1 par semaine jusqu'à ce qu'elle reprenne sa classe. Ceci n'est pas très libéral, cependant c'est encore plus dur en Prusse, car si la maîtresse d'école se marie on la renvoie, et en Saxe le mariage fait perdre le droit d'une pension.

— Dans son livre : *Notre Héritage Chrétien*, le cardinal Gibbons fait la chaleureuse exhortation suivante à l'ouvrier :

« Cultivez un esprit d'industrie sans lequel toutes les améliorations de travail organisé seraient sans effet. Une vie de patiente industrie est sûre d'être bénie : si elle reçoit pas sa récompense ici-bas, sa rémunération sera abondante dans l'autre vie. La plupart de nos principaux hommes doivent leur position à leur industrie. Prenez un intérêt actif, personnel, consciencieux à l'intérêt de votre patron ; et le plus vous contribuerez à ses succès le mieux il pourra vous compenser pour les services que vous lui aurez rendus. Il sera forcé de se montrer généreux à votre égard. Pratiquez des habitudes d'économie et quelque modeste que soit votre salaire, qu'il vous suffise toujours pour vivre. Vous protégerez ainsi votre liberté, vous garderez votre honnêteté dans les affaires et surtout vous vous mettrez en garde contre l'esclavage des dettes. Tout en travaillant à améliorer votre position soyez toujours content de celle que vous occupez dans la vie. Ne vous laissez pas adonner à un désir déordonné d'abandonner votre occupation présente pour ce qui est ordinairement regardé comme plus attrayant. Le désir immodéré d'acquiescer une fortune est quelque chose d'incompatible avec la paix de l'esprit. La société sera un ange de tranquillité et de confort pour vous et votre famille. »